

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 32

Artikel: Le bon vieux temps et le temps présent
Autor: Alice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grande variété des sujets qui y sont traités.

Ceux qui sont nés entre janvier et décembre seront bien aises de savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent devenir, cela d'après les prédictions d'Antoine Souci.

JANVIER. — Ceux qui naissent au mois de janvier, soit sous le signe du *Vierge*, sont naturellement sanguins, colériques, discrets et prudents, beaux et bien faits, l'esprit subtil et ingénieux, favorisés du sexe et de la fortune.

FÉVRIER. — Ceux qui naissent en février, sous le signe des *Poissons*, ont le teint beau, la poitrine large, les yeux ronds, les inclinations et les qualités efféminées, préférant Vénus à Bacchus. Ils souffriront dans leur jeunesse, mais ils auront de grandes richesses sur la fin de leur vie.

MARS. — Ceux qui naissent sous le signe du *Bélier*, en mars, ont le sang chaud, violent, aimant les aventures ; ont des inclinations tendres et amoureuses.

AVRIL (*Le Taureau*). — Ceux qui naissent en ce mois ont le front grand et large, le visage long, d'une inclination efféminée, l'esprit fin et l'humeur mélancolique, d'un tempérament sanguin, luxueux, aimant la bonne chère et l'amour, mais généreux et bienfaisants.

MAI (*Les Gémeaux*). — Ceux qui naissent en mai sont beaux de visage, doux, affables à chacun, mais mélancoliques et avares, aimant les sciences.

JUIN. — Vous qui êtes nés en juin, sous le signe de l'*Ecrevisse* ou *Cancer*, vous devez être grands, les yeux petits, les épaules larges, d'un tempérament froid et humide (!), féminin et mélancolique, riches et prodigues, fiers et ayant la conversation dure, satyrique et bizarre !

JUILLET. — Heureux sont ceux qui naissent en juillet, sous le signe du *Lion*, car ils sont spirituels, intelligents, propres aux dignités, d'un tempérament chaud, dédaigneux et colérique, d'une taille haute, le cœur susceptible et propre à aimer.

AOÛT. — (*La Vierge*). Avis à ceux qui sont nés en août de vérifier leur horoscope. Ils doivent être d'une taille médiocre, d'un tempérament doux quoique froid, mélancoliques et atrabilaires, mais sincères et fidèles, admettant les bons avis; ils avanceront leur fortune en peu de temps.

SEPTEMBRE. — En septembre, sous le signe de la *Balance*, naissent les poètes, les musiciens et en général ceux qui aiment les belles choses. Les avocats, les procureurs, tous les gens éloquents ou bavards, naissent aussi sous ce signe.

Les filous, les voleurs, ceux qui, en un mot, ont des sympathies aussi profondes que subites pour le bien d'autrui, doivent nécessairement naître sous le signe de la balance ;

car cette constellation est la résidence de l'inconstant Mercure, le dieu du commerce et des voleurs !

OCTOBRE. — (*Le Scorpion*). Vous aurez des enfants qui seront petits, le sein et la gorge beaux, le jugement vif et l'esprit pénétrant, à qui l'amour ne sera pas indifférent, mais fort sensible et qui, sans l'honneur du monde, risqueront souvent le leur.

NOVEMBRE (*Le Sagittaire*). — Ceux nés en novembre, sont exposés aux changements des saisons, ayant la couleur pâle et étant d'une complexion délicate, ayant peine à se nourrir. Ils sont généreux et courageux.

DÉCEMBRE (*Le Capricorne*). — Malheureux sont ceux qui naissent en décembre, car ils sont mélancoliques, tristes, chagrins, d'ailleurs humbles et caressants, et d'une amitié constante.

Aussi, lecteur bénévole, aie soin de consulter les vieux almanachs, lorsque tu voudras avoir de la progéniture, et ne ris pas trop des billets qu'ils contiennent, car quelques unes de ces observations sont le fruit de l'expérience acquise par nos pères pendant des siècles.

Lè dix z'hàorès d'on tsachão.

Stu áoton passà, tandi que lè tsachão s'ein baillivont à corattà lè lâivrès, lè bécassès et autre z'eimplioumà, que la māti dào teimps s'ein retrôvont vouaisus, dou gendarmes que passâvont pè lo tsemin que va du pè St-Dzerman à Acllieins, viront on gaillà que s'epronemâvè lo long dè la Venodze avoué on pétâirà à la man et que fe état dè s'einfatâ à la couâite dein lo bou à l'avi que ve lè dou gendarmes.

— Ah ! ah ! firont lè gendarmes, vouâique z'ein ion à accrotsi du que s'einsauvè dinsè. Hardi ! s'agit dè traci après po lo mettrè ein contraveinchon.

Adon sè mettont à s'eimbriyì; mà lo gaillà qu'etâi dégourdi et que cognessâi lo bou, fut bintout lavi et fe état dè sè catisi derrâi on moué dè dzévalès. Lè gendarmes, on iadzo einmodâ, ne voliâvont pas sè reveri devant dè l'avâi accrotsi et sè mettont à traci ào drâi sein couson dè sè dégrussi permi lè bossons d'épenès.

Ao bet d'on momeint, s'arrêtont po s'essoellia on bocon et po sè panâ la fri-mousse, kâ schâvont à grantès gottès, et tandi que sè compliotâvont po savâi dè quel coté l'autre etâi z'u, l'ouïont oquî que rebenâvè per dessus lo bourain et lè folhiès chêtsès. C'étâi lo lulu, que s'étâi catisi, que sè remettai à traci.

— Stu iadzo, ne l'ein ! fâ ion dâi gendarmes ; hardi, hardi !

Lâi traçont après ; mà lo gaillà, vi coumeint on person, grimpè coumeint on étiâiru su on fâo, et on iadzo aguelhi su onna brantse pè lo coutset, restè quie sein budzi.

— Décheindè avau ! lâi fâ ion dâi gendarmes.

Mâ l'autro ne repond rein et lè gendarmes que ne volliâvont pas lo laissi einsauvâ sè peinsont que n'etâi pas lé po grande temps et sè chiton perque bas ein atteindeint. Adon lo gaillâ, sein s'einquietâ dâi gendarmes, soo on bocon de pan et dè toma dè sa catsetta et sè met à rupâ lè d'amont tot ein fifeint cauquies golâies dein sa gourde. Et coumeint ne coudessâi pas volliâi redécheindrè et que ne repondâi pas on mot à cein qu'on lâi desâi, ion dâi gendarmes, lo pe dzouveno, montè su lè z'épaulè dè son camerado et sè met à grimpa assebin su l'âbro, tandi que lo compagnon rupâvè adé tot à se n'ese.

Arrevâ vai lo gaillâ, lo gendarme l'empougñé su lo cotson et lâi fâ :

— Ao nom dè la loi, vo z'arréto ! Voutron permis ?

Lo gaillâ trait son permis dè sa fata et lo lâi baillé ein sorizeint.

— Mâ l'est bon, cé permis ? fâ lo gendarme.

— Compto prâo ! repond l'autro.

— Adon, porquiè vo sauva-vô ?

— Mè sauva pas et ne vo z'é pas de dè mè corè aprés !

— Porquiè ai-vo grimpâ tant qu'ice ?

— Po châi veni férè lè dix z'hàorès !

— Adon porquiè no lâi vo pas de ?

— Vo ne mè lâi pas démandâ !...

Ora, que faillâ-te férè. On ne poivè rein à cé farceu ; n'iavâi qu'à redécheindre avau ; et l'est cein qu'a fé lo gendarme, et sont repartis ein djureint après clliâ tsaravoûta, et po passâ lâo colré sont z'allâ djuî on demi-litre ào binocle à 'na peinta dè Bussegny.

Le bon vieux temps et le temps présent.

Sous ce titre, une de nos collaboratrices nous envoie les lignes suivantes :

Assez souvent, l'on entend des plaintes sur le temps actuel ; les vieilles personnes disent volontiers : « Ah ! ce n'était pas comme cela de notre temps ; les gens n'étaient pas si intéressés et ne cherchaient pas à se tromper les uns les autres, comme ils le font aujourd'hui. Les denrées n'étaient pas aussi bon marché qu'à présent, mais au moins on savait ce qu'on achetait : les étoffes étaient plus solides, la chaussure n'avait pas des semelles en carton ; la farine n'était pas mélangée avec on ne sait quoi ; le sucre était plus doux et tout profitait davantage. Même les parapluies, de taille raisonnable et solidement charpentés, étaient à l'occasion de vérifiables remparts et pouvaient tenir tête aux vents et aux averses ; tandis que ceux d'aujourd'hui, bâtis comme des êtres dégénérés, ne sont bons que pour se mesurer avec de douces brises et de bienfai-

santes rosées. Ah ! oui, parlez-moi du bon vieux temps ! »

Mais, voici un fragment de sermon qui pourrait bien faire changer d'idées à ceux qui dénigrent le siècle actuel et leur prouver que les gens d'autrefois n'étaient ni meilleurs ni moindres que ceux d'aujourd'hui.

Le sermon en question date du XIII^{me} siècle et a été fait et débité par un moine. Il y a donc environ six cents ans que le brave homme faisait trembler ses ouailles du haut de la chaire, en leur reprochant leur manque de bonne foi.

« Le mensonge et la tromperie, leur disait-il, vous sont devenus si habituels que vous n'en rougissez plus ! Voici comment vous trompez dans le commerce :

» Vous, boulanger, vous vendez de l'air pour du pain, car vous travaillez votre levain de telle façon que votre pain n'est rempli que de creux, et celui qui l'achète n'a qu'une croûte et rien dedans. Vous vous rendez ainsi coupables d'une épouvantable mauvaise foi.

» Bouchers, qui livrez de la vache maigre pour du bœuf gras et de la viande de veau qui n'a pas l'âge voulu, vous en rendrez compte et vous ne perdrez rien pour attendre !

» Vous, tailleur de manteaux, vous ravaudiez de vieilles hardes pourries, vous empesiez ces loques avec de l'empois bien épais et vous en faites un vêtement que vous revendez à un pauvre domestique. Ses gages d'une demi-année y passent et il se trouve en guenilles au bout de quelques semaines. Si vous allez travailler dans une maison où l'on vous donne une pièce de drap pour y tailler un habillement, vite vous trouvez moyen d'y rogner quelque chose ; le maître fût-il là, près de vous, vous êtes si adroits que sa présence ne peut vous empêcher de lui chipper un peu d'étoffe.

» Cordonniers ! votre tour est venu ! De quoi vous servez-vous pour fabriquer vos souliers ? De vieille peau brûlée, de fil qui casse à tous les points, et cependant vous dites à l'acheteur : Voyez et sentez ce cuir comme il est épais et dur ; regardez ces coutures ! elles seraient moins solides si elles avaient été faites avec du fil de fer. — Le pauvre diable ajoute foi à vos paroles et, au bout de quelques jours, il a les pieds mouillés, comme s'il était chaussé d'écumoirs.

» Paysans, vous trompez aussi. Vous mettez des bûches courbes au milieu de vos tas de bois pour les faire monter plus haut et vous ne pensez pas à ce que vous attirez sur vos têtes lorsque vous chargez du foin mouillé pour aller le vendre !

» Quant à vous, aubergistes, vous déposez tous les autres en ruse et en ma-

lice ; vous versez de l'eau dans votre vin ; vous mélangez le vin gâté au bon, si bien que vous empoisonnez le monde et troublez la meilleure source où l'homme puisse se désaltérer. Aussi, je vous crois les premiers perdus, ceux qui ont le moins d'indulgence à attendre, lors même que vous restituerez toute l'eau que vous avez fait boire à vos pauvres pratiques !

» Enfin, marchands de toute espèce, vous trompez tous ! Vous avez des poids qui font pencher la balance du côté de la marchandise et vous maniez une aune trop courte pour mesurer les étoffes. Aussi, tremblez, car vous vous damnez pour un peu d'argent !... Allez ! continuez vos coupables trafics pour le plus grand plaisir de votre maître, le diable, qui vous récompensera comme vous le méritez ! »

Je crois que le sermon ne s'arrêta pas là, mais cette partie semble suffire pour nous montrer que le « bon vieux temps » ne valait pas mieux que le nôtre, et les gens d'alors que ceux d'aujourd'hui. Il semble qu'il serait difficile au bon franciscain, s'il revenait au milieu de nous, de nous en reprocher davantage.

ALICE.

Les concours du Conservatoire de Paris, qui viennent d'avoir lieu, ont fait, comme toujours, des contents et des mécontents. A ce propos, le *Petit Parisien* nous donne comme suit les réflexions des parents des élèves, à la suite de ces concours :

PARENTS D'ÉLÈVES

RÉCOMPENSÉS

— C'est très bien jugé !
— Au moins, cette année, les récompenses vont aux meilleures élèves !
— Ma fille, embrasse ta mère !... Un second prix !... Ah ! je suis fière de toi !

— On a beau dire, le Conservatoire, il n'y a encore que cela pour former la jeunesse !

— Oh ! ce cher monsieur Ambroise Thomas !... quel directeur !... quel grand musicien !... il n'y a que lui, vraiment !

— Hein ! ce jury, quelle réunion d'hommes illustres !

— Leur autorité est reconnue de chacun.

— Il n'y a là que de véritables artistes.

— Et puis, ils font cela avec la plus grande droiture, la plus noble conscience.

— Ah ! ce sont de bien braves gens !

BLACKBOULÉS

— C'est un déni de justice !
— On n'a jamais vu chose pareille : ils n'ont récompensé que des mazettes !

— Toi, ma petite, je ne te dis rien ici, mais une fois chez nous, gare la gifle !

— On n'y mettra donc pas le feu une bonne fois, à ce Conservatoire de malheur ?

— Ambroise Thomas ? Qu'on vienne encore me parler de lui ! Et, d'abord, dès demain, nous vendrons toutes ses partitions !

— Le jury ?... un tas de nullités, de farceurs, de vendus !

— Personne ne sait d'où ça sort !

— Je n'en vois pas un qui ait du talent.

— Quand on se charge d'une fonction, il faut y apporter un peu d'honnêteté.

— Vrai ! ce sont de rudes pignoufs !

La livraison 14 de l'*Atlas de géographie historique* de F. Schrader (en vente chez B. Benda, librairie, à Lausanne), contient les cartes suivantes : *L'Orient byzantin*, avec texte de Ch. Diehl; *la région française à la fin du XIX^e siècle*, texte d'Aug. Longnon; *l'Europe de Louis XIV*, texte de E. Haumont. Nous ne saurions trop recommander cette belle et intéressante publication, qu'on a la facilité de pouvoir acquérir par livraisons.

Livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient : La revision militaire en suisse, par M. le colonel Lecomte. — Le bailli de Greifensee. Nouvelle, par Gottfried Keller. — Un poète hongrois. Petöfi, par M. Sayous. — Nous, de la Capucine. Notes et croquis mi-rustiques, par M. T. Combe. — Chemins de fer suisses, par M. Ed. Tallichet. — Indépendante ! Nouvelle par M. Jean Teriam. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, scientifique et politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Le lendemain d'un concert à Leipzig, Paganini était allé faire une promenade dans les environs de la ville. Près du Rosenthal, il rencontra un vieux boutiquier qui s'escrimait sur un violon de la plus lamentable façon. Mis en bonne humeur par son succès de la veille, Paganini demanda au vieillard de lui confier son instrument pendant un instant.

Dès qu'il l'eut entre les mains, il l'accorda rigoureusement, l'épaula et en fit jaillir les trilles les plus étourdissants.

— Eh bien ! dit Paganini au vieux boutiquier qui l'avait écouté sans dire une parole, que pensez-vous de ce jeu ?

Et le vieux, pour qui les tours de force de Paganini n'étaient sans doute que des coups d'archet manqués, de répondre sur un ton de bienveillance :

— Voyez-vous, mon enfant, il faut encore un peu étudier ; ensuite vous jouerez convenablement.

(*Annales politiques et littéraires.*)

Boutades.

Un omnibus verse sur le boulevard. Grand émoi des voyageurs.

Parmi ces derniers, une longue Anglaise.

— Vous n'avez pas de mal, madame ? dit quelqu'un en la relevant.

— Oh ! no, je n'avais qu'ioune petite sac de voyage !

A la musique militaire :

Un amateur s'avance vers l'un des musiciens :

— Seriez-vous assez aimable, mon ami, pour me dire quel est le morceau que l'on vient de jouer ?

Le musicien, consultant son carton :

— C'est le numéro 5, monsieur.

L. MONNET.

LAUSANNE.— IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.